

Stéphanie Béliveau
Étranges et douloureux divorces

Jean-Jacques Bernier

Volume 48, Number 193, Winter 2003–2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/52745ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bernier, J.-J. (2003). Stéphanie Béliveau : étranges et douloureux divorces. *Vie des arts*, 48(193), 64–66.

Étranges et douloureux divorces

Jean-Jacques Bernier



Femme de carton #2, 2003
Technique mixte sur toile
155 x 240 cm

LES ŒUVRES DE STÉPHANIE BÉLIVEAU NE PROPOSENT PAS UNE VISION SÉRÈNE DU MONDE ; LES PLUS INTÉRIEURES ILLUSTRENT CHEZ LEURS PERSONNAGES UN RECUEILLEMENT, LE RASSEMBLEMENT DES FORCES NÉCESSAIRES POUR RÉSISTER AUX ASSAULTS DE LA RÉALITÉ. LES AUTRES ÉVOQUENT SOUVENT DES TRAGÉDIES, DE FAÇON MANIFESTE OU NON : GUERRE, CHASSE, CRUAUTÉ OU SIMPLEMENT LE DÉFI DE LA SURVIE DANS UN ENVIRONNEMENT HOSTILE.



Paysage de chien, 2003
techniques mixtes sur toile
75 x 150 cm

Ce n'est pas que les sujets de Stéphanie Béliveau soient si noirs, du moins selon les normes contemporaines ; c'est plutôt le traitement qu'elle en fait, et surtout l'étrange empathie qui nous envahit après quelques moments passés en présence des œuvres, qui est si singulier. Le regard du singe sur une des toiles, par exemple, reflète un sentiment d'impuissance cependant que ses poils hérissés, sa position couchée, ramassée, traduisent la panique et l'effroi qu'il éprouve. Image d'une tristesse poignante, elle suscite malgré tout une émotion esthétique.

Picasso, avec *Guernica*, Goya, avec *Les Tres de Mayo*, nous ont déjà placés dans cette situation inconfortable : l'émotion esthétique évoquée par une œuvre exacerbe-t-elle notre prise sur la réalité, notre propension à prendre parti et à vivre en harmonie avec les valeurs ainsi soulignées ou nous pousse-t-elle, au contraire, à accepter plus aisément les tragédies parce qu'elles sont source de tant de chefs-d'œuvre ?

Le malaise très réel que créent certaines des toiles de Stéphanie Béliveau, l'actualité des moyens par lesquels elle s'exprime nous incitent à choisir la première réponse. À l'image de l'art, voilà des choses qu'il faut encore et toujours répéter en renouvelant l'efficacité du discours : cela nous évite de nous assoupir et, d'une certaine façon, souligne la pertinence des œuvres du passé. Stéphanie Béliveau nous signifie avec beaucoup d'expressivité que la tragédie n'est pas dépassée.

L'artiste rend de plusieurs façons ce divorce affectif avec la réalité ; les toiles qu'elle peint (ou patine, c'est selon) sont souvent découpées, puis rapiécées. Les zones ainsi créées, encollées ou recousues, couturées, sont particularisées encore par des traitements contrastés ou des sujets complémentaires : un chien s'inscrit en traits vigoureux ; le feuillage qui le surplombe procède d'une facture aérienne, rappelant les pins brumeux des paysages chinois ; le tronc de l'arbre s'impose comme une masse, structurant et délimitant l'ensemble.

MATIÈRES ET MATÉRIAUX

Symptômes du malaise, les animaux, les personnages, affichent une raideur stylisée, deviennent plus statues que chairs vivantes : l'effet porte d'autant plus lorsque leur regard ou leur posture leur rend leur individualité. Les gris, les bistres, les masses fuligineuses favorisent l'équivoque : les branches trapues d'un arbre, surgissant d'une excroissance à même le tronc, semblent être les artères en surnombre d'un cœur battant ; les racines nues d'une souche noircie la transforment soudain en pieuvre. Les frontières entre règnes minéral, animal et végétal se déplacent constamment, ondule. Cette instabilité du signifiant (ou de la symbolique des images, si l'on préfère), s'ajoutant aux juxtapositions déjà mentionnées, ouvre l'espace et déclenche un foisonnement d'interprétations.

Ce n'est d'ailleurs pas la matière première qui manque ; outre le traitement des surfaces qui se fragmentent en nuances de blanc, gammes de gris et teintes de noir ; outre la complexité des compositions, qui est le plus souvent le résultat d'un travail laissant rarement inactif le moindre recoin de l'œuvre, et leur registre étendu, jouant autant sur des éléments formels que sur l'intérêt relatif des signifiants – comme dans la peinture du Moyen Âge – et échappant ainsi à la fois à la perspective et à l'instauration d'un espace abstrait ; par dessus la diversité des sujets et de leur traitement, des regards jetés sur eux, pourrait-on dire, l'artiste a aussi recours à des matériaux façonnés par la main humaine ; à cet égard, les morceaux de boîtes de carton portant des inscriptions, les pages tirées de livres et minutieusement patinées ajoutent littéralement un sous-texte, une nouvelle couche d'information servant d'humus, encore une fois, à un pullulement d'interprétations. Le monde rétif que Stéphanie Béliveau nous présente ne se décline pas en noir et blanc, malgré la palette restreinte qu'elle choisit d'utiliser. Il s'agit d'un monde qui se dérobe, difficile à saisir à bras-le-corps, à englober ou à résumer.



L'Arbre à cache, 2003
Technique mixte sur toile
210 x 190 cm



Réfugiée, 2003
Technique mixte sur papier
56,5 x 127 cm

TOURS ET DÉTOURS

À preuve, *L'arbre à cache* (2003); le nom évoque la chasse et fournit un indice qui nous tire d'embarras. Il semble difficile de dire que cette structure est abstraite, mais ses qualités abstraites sont très affirmées sans qu'il soit possible de l'attribuer à une réduction stylistique – les détails foisonnent, nous submergent, même – ni au fait que sont accolés au sujet principal différents éléments de composition qui paraissent nier la représentation, insistant sur une lecture

bidimensionnelle; le carré du coin inférieur droit n'est-il pas plutôt un agrandissement qui permettrait au regard de mieux saisir le détail de la construction et, partant, l'organisation tridimensionnelle? Allez décider.

La méthode de l'artiste favorise aussi cette multiplicité de sens. Stéphanie Béliveau amorce plusieurs œuvres à la fois, se donnant ainsi le loisir de laisser couler dans chacune d'elles ses pensées ou ses réactions du moment, distinguant dans ces réceptacles les courants qui composent le flot continu de sa réflexion sur plusieurs sujets, à l'instar d'un journal à plusieurs entrées. Tout en conservant sa propre substance et sa propre identité, chacune des œuvres tire de la sorte une profondeur supplémentaire au contact des autres et le processus créatif se déploie sans entrave puisque l'artiste trouve toujours une plage pour inscrire et poursuivre les tours et détours de son esprit.

PRÉLUDES

Il n'est donc pas surprenant que la première exposition d'une série d'œuvres présente une importance particulière pour Stéphanie Béliveau. C'est l'unique endroit – les rétrospectives seront pour plus tard – où le visiteur pourra voir ces tableaux ensemble et où il bénéficiera de l'avantage de faire leur connaissance dans leur propre milieu, si l'on peut dire, approfondissant par la mémoire de cette expérience son appréciation de l'œuvre si, par aventure, il devient dépositaire de l'une d'elles. L'artiste a d'ailleurs présenté ses œuvres, dans ses récentes expositions et aux côtés des grands formats, en adoptant un accrochage en mosaïque plus propice à l'établissement de liens entre elles. C'est d'ailleurs le mode de présentation qu'elle entend conserver pour sa prochaine exposition.

Elle compte aussi y explorer davantage un aspect onirique qui est déjà présent dans son œuvre mais qui est peut-être occulté par la richesse de sens qui s'y déploie et le thème de l'affrontement avec la réalité. *La grande traversée* en sera le phare et un prélude, peut-être, à de nouvelles explorations. □

STÉPHANIE BÉLIVEAU
LA GRANDE TRAVERSÉE
PEINTURES
GALERIE SIMON BLAIS
5420, BOUL. SAINT-LAURENT
MONTRÉAL
514-849-1145
WWW.GALERIESIMONBLAIS.COM